

ARGUS de la PRESSE

Tél. : 742-49-46 - 742-98-91

21, Bd Montmartre - PARIS 2^e

N° de débit _____

LE SOIR
BRUXELLES

3 MARS 1972

Ferré
Ju

FERRÉ : chien de paille ou tigre de papier ?

Je vous l'avoue, j'éprouve pour Ferré une répulsion instinctive, viscérale. J'abomine sa voix et néglige ses mélodies. Pour un peu, je lui botterais l'endroit... et l'envers tant me paraissent « falsifiées » ses intentions et trafiquées ses prestations. Car Ferré n'a rien du chanteur. Sa musique sonne faux... quand elle sonne ! Sa voix de même ! Et sa tignasse d'apôtre délaissée, ses mèches grises qui ont le vague à l'âme et sa voix qui prend l'eau, pour un oui, pour un non, et ses cris d'albatros, dignes au vol, mais d'une telle gaucherie sur les planches.

Carnassier en rut, cerf bramant, courroucé, semble-t-il, par les errements d'une société qu'il déteste, vomit, persifle ou critique, selon l'heure, Ferré a le pain qu'il mérite. à toute heure, le pain des fous. Comme poète, il a tout pour lui : l'adresse, le verbe, la périphrase, le cri (j'hésite), la volupté du vocabulaire, des mots à perdre haleine, des mots à prendre le large, des phrases-dérive, un débit-cataracte, du couteau dans la plaie et des plaies coupées au couteau.

Comme interprète, une voix, un cri (j'hésite), un débit monocorde, un blasphème à portée de voix, une voix qu'on voudrait blasphème.

Comme chanteur, rien ! Un filet, des rythmes arrêtés, un « 140 » invertébré.

Qui croire ?

Ferré l'iconoclaste, Ferré le matrotu, Ferré la prise de bec, Ferré pour la bohème, l'homme de la fausseté, l'homme du « mal à vivre », celui qui se regarde et qui se voudrait phare, l'espace d'un flash, Ferré la parabole, Ferré l'insurrection ! Mais dites-moi qu'on a envie de rire en écoutant vos mots ! La vérité chez vous fait office de sirène. Elle a le haut du corps naturel, mais sa queue de poisson nous glisse entre les mains. Qui croire ? Qui aimer ? Le chanteur à cent sous ? L'attrape-nigaud ? Le monstre d'illusions ? Ou le poète aux mots « vindictes » ? Aux mots croisés ? Ceux qui croisent le fer avec la banalité ? Ceux qui s'apostrophent comme des blasphèmes et des vengeances et qui possèdent en eux toute la beauté du monde, comme dans « Avec le temps », « La solitude » ou « Miserere » et qui se font un monde à eux, riche, pénétrant, vengeur, apostolique ? Je ne sais. Etes-vous, Monsieur, un chien de paille, un tigre de papier ? Le sang coule-t-il vraiment dans vos veines ou n'est-il que coagulé ? A vous de répondre. J'ai renoncé. Pour le moment...

André DROSSART.